

amitié plus vive que jamais ; dilatons nos cœurs pour y faire entrer autant d'amour qu'ils peuvent en contenir. Cette union, cet amour, nous rendent plus sensible encore notre bonheur ; ils adouciront l'amertume des jours mauvais s'il est dans les desseins de la Providence de nous en réserver. Lorsque nous serons ensemble nous célébrerons avec une grande exactitude ces fêtes chéries, que l'admirable prudence de l'Église a instituées pour la joie des familles. Il faut un peu d'extra ces jours-là ; un petit banquet un peu plus somptueux que d'habitude, augmente la joie et ouvre l'âme à tous les bons sentiments. J'espère bien que vous boirez à ma santé. Réjouissons-nous, mes bons parents, en nous aimant, et en aimant Dieu ; certainement cette joie est pure, et en outre elle est fertile, car elle apprend à mieux s'aimer.

Il faut bien penser à nos pauvres malades. Ma tante faiblit toujours, dimanche elle était bien abattue ; et sa maigreur est si grande qu'elle est vraiment effrayante. On voit bien qu'elle a le pressentiment de sa fin. Elle m'a dit quelques mots avec beaucoup d'amitié, et m'a chargé de bien vous embrasser pour elle ; elle est très sensible à la part que vous prenez à ses souffrances. Le médecin dit toujours la même chose ; ce corps est si robuste qu'il résistera longtemps à la maladie ; mais elle finira par l'emporter. Ce temps froid qu'il fait presque toujours ici la fatigue encore ; elle ne peut pas se réchauffer. Nous avons eu quelques jours de beau temps, mais aussitôt après les brouillards et la pluie reviennent.

Dimanche à deux heures, j'ai été voir M. Sauzet. Comme il n'y était pas, je commençai à lui écrire en le remerciant comme je le devais de sa bienveillance, et en le priant de favoriser nos projets. J'étais au bout de ma seconde page,